

La France et la Bavière, 1866-1949

Frankreich und Bayern, 1866-1949

GEORGES-HENRI SOUTOU

Des années 1860 à la création de la République fédérale en 1949 l'unité allemande et l'organisation étatique de l'Allemagne restèrent un problème essentiel de la politique extérieure française. Dans ce contexte, la Bavière, qui avait depuis le XVII^e siècle des rapports privilégiés avec la France, joua bien sûr aux yeux de Paris un rôle considérable. C'est évident à l'époque de la politique d'unification menée par Bismarck : la politique allemande de Napoléon III visait à accepter la constitution au nord du Main d'une Allemagne du Nord dirigée par la Prusse, mais qui serait rééquilibrée par l'Autriche et par une fédération des États d'Allemagne du Sud, autour de Munich. L'ancienne Confédération germanique serait ainsi remplacée par trois pôles, Berlin, Vienne, Munich. Cet équilibre permettrait à Paris de développer son influence économique et politique en Allemagne, et éventuellement d'obtenir des « compensations » sur le Rhin (mais pour l'empereur ce n'était pas l'essentiel). Pour Napoléon III en effet, fidèle au principe des nationalités, la priorité était d'éviter d'enflammer le nationalisme allemand en paraissant s'immiscer dans les affaires intérieures de la Confédération, et de conserver une bonne entente avec Berlin. C'est pourquoi les avances bavaoises pour obtenir un soutien de la part de la France pendant la guerre de 1866 restèrent sans succès. C'est pourquoi Paris, même si les projets français en vue du Congrès européen que Napoléon III proposa en vain en 1866 comportaient bien la solution trilatérale déjà mentionnée pour l'Allemagne, n'insista pas pour faire triompher le projet d'union de l'Allemagne du Sud, pourtant explicitement prévu par les préliminaires de paix de Nikolsburg. Cela permit à Bismarck de manœuvrer, d'effrayer les États du Sud avec les demandes françaises de « compensations » en Rhénanie, et de conclure des alliances qui préparaient le futur Reich. Quand Paris comprit le danger et tenta de se rapprocher de Vienne en 1867, il était déjà trop tard¹.

In den Jahren von 1860 bis zur Gründung der Bundesrepublik Deutschland 1949 war die Frage der deutschen Einheit und der staatlichen Organisation Deutschlands stets ein Kernpunkt der französischen Außenpolitik. In diesem Zusammenhang spielte Bayern, das seit dem 17. Jahrhundert privilegierte Beziehungen zu Frankreich unterhielt, aus der Sicht von Paris verständlicherweise eine bedeutsame Rolle. Während Bismarcks Einigungspolitik wird dies offensichtlich: Die Deutschlandpolitik Napoleons III. zielte darauf ab, die Entstehung eines von Preußen geführten Norddeutschlands nördlich des Mains zu akzeptieren. Es sollte aber durch Österreich sowie durch einen um München gruppierten Bund der süddeutschen Staaten ein Gegengewicht erhalten. Auf diese Weise wäre der ehemalige Deutsche Bund durch drei Zentren, Berlin, Wien und München, ersetzt worden. Dieses Gleichgewicht hätte Paris ermöglicht, seinen wirtschaftlichen und politischen Einfluß in Deutschland zur Geltung zu bringen und eventuell »Kompensationen« am Rhein zu erhalten (was für den Kaiser aber nicht das Wesentliche war). Für Napoleon III., der dem Nationalitätenprinzip treu war, bestand die Priorität darin, zum einen ein Aufflammen des deutschen Nationalismus dadurch zu verhindern, indem er sich offensichtlich in die inneren Angelegenheiten des Bundes einmischte, und zum anderen ein gutes Einvernehmen mit Berlin aufrechtzuerhalten. Deshalb blieb der bayerische Vorstoß, von Frankreich während des Krieges von 1866 Unterstützung zu erhalten, erfolglos. Deshalb insistierte Paris auch nicht darauf, dem durch die Friedenspräliminarien von Nikolsburg bereits explizit vorgesehenen Projekt der Einigung Süddeutschlands zum Erfolg zu verhelfen, obwohl die französischen Pläne diese Trias-Lösung für einen von Napoleon III. 1866 vergeblich angestregten europäischen Kongreß enthielten. Dies ermöglichte Bismarck, zu manövrieren, die Südstaaten mit den französischen Forderungen nach

De 1870 à 1914

La participation de la Bavière à la guerre de 1870 du côté prussien porta un coup sensible et à la bonne opinion que les Français avaient en général de ce pays, et à la conception selon laquelle la Bavière catholique et pacifique se distinguait radicalement de la Prusse protestante et expansionniste. Émile Zola ne donne pas dans *La Débâcle* (1891) une image positive des Bavarois, à ses yeux guère différents des Prussiens. Il considère que l'Allemagne, Bavière comprise, a fait désormais son unité, dans une guerre brutale. Alphonse Daudet, dans les très célèbres *Contes du Lundi* (1873), insiste sur le même point.

On constate après 1870 une observation très attentive de l'évolution intérieure du Reich et en particulier des rapports de la Bavière avec Berlin. Il existe à Paris, dans l'administration et dans la presse, un débat sur la solidité de l'unité allemande, et sur la possibilité pour un pays comme la Bavière de maintenir, voire de renforcer son autonomie, dans un cadre national allemand que d'aucuns estiment encore mal consolidé. Rappelons qu'il existe une légation de France à Munich, la Bavière ayant obtenu dans la constitution du Reich le droit de représentation diplomatique passive et active. Dans les rapports émanant de l'ambassade à Berlin et de la légation à Munich, rapports qui dénotent peut-être une certaine schizophrénie, deux écoles de pensée se dessinent. Pour le courant majoritaire, l'unité allemande est imparfaite, il existe toujours des tendances au particularisme, et même un renouveau de celui-ci après le départ Bismarck et à cause de la politique maladroite de Guillaume II. C'est ainsi qu'un rapport de la légation à Munich du 1^{er} juillet 1897 souligne que la Bavière et les pays d'Allemagne du Sud sont mécontents de l'empereur. Les tendances libérales et démocratiques persistent. Même le parti national-libéral est moins disposé à sacrifier son vieux programme libéral sur l'autel de l'unité allemande que par le passé². À côté de cela d'autres rapports relativisent le particularisme et montrent que l'unité progresse en profondeur.

La correspondance la plus intéressante et sans doute la plus équilibrée est celle d'Allizé, ministre à Munich à partir de 1910. Pour lui, on confond les réactions de certaines Cours princières diminuées avec celles de l'ensemble de la population ; il faut au contraire souligner que la « complète solidarité entre Allemands du Nord et Allemands du Sud s'affirme chaque jour davantage », en tout cas dans les « questions d'ordre national », même si les contrastes entre la Prusse et

»Kompensationen« am Rhein zu erschrecken und Bündnisse abzuschließen, die das zukünftige Reich vorbereiteten. Als Paris die Gefahr begriff und 1867 versuchte, sich Wien anzunähern, war es schon zu spät.¹

Von 1870 bis 1914

Die Teilnahme Bayerns auf preußischer Seite am Krieg von 1870 war ein empfindlicher Schlag sowohl gegen die gute Meinung, die die Franzosen im allgemeinen von diesem Land hatten als auch gegen die Vorstellung, nach der sich das katholische und friedliche Bayern radikal vom protestantischen und expansionistischen Preußen unterschied. In »La Débâcle« (1891) zeichnet Emile Zola kein positives Bild der Bayern, die er als von den Preußen nicht verschieden darstellt. Er ist der Auffassung, daß Deutschland, Bayern inbegriffen, fortan seine Einheit in einem brutalen Krieg geschaffen habe. Alphonse Daudet unterstreicht in seinen berühmten »Contes du Lundi« (1873) ebenfalls diesen Standpunkt.

Nach 1870 ist festzustellen, daß die innere Entwicklung des Reiches und insbesondere die Beziehungen Bayerns zu Berlin aufmerksam beobachtet werden. In Paris wird in der Staatsverwaltung und in der Presse eine Debatte darüber geführt, wie gefestigt die Einheit Deutschlands sei und wie ein Land wie Bayern seine Autonomie bewahren und in einem nationalen deutschen Rahmen, den manche noch nicht für gefestigt halten, sogar noch verstärken könne. Es sei daran erinnert, daß es in München eine französische Gesandtschaft gab, da Bayern laut Reichsverfassung das passive und aktive Gesandtschaftsrecht besaß! In den Berichten der Berliner Botschaft und der Münchener Gesandtschaft gibt es zwei Denkansätze, die auf eine gewisse Schizophrenie schließen lassen. Für die Mehrheit ist die deutsche Einheit unvollkommen, eine Tendenz zum Partikularismus bestehe weiter, der sich nach dem Abschied Bismarcks und wegen der ungeschickten Politik Wilhelms II. sogar noch verstärkt habe. So unterstreicht ein Bericht der Gesandtschaft in München vom 1. Juli 1897, daß Bayern und die süddeutschen Staaten mit dem Kaiser unzufrieden seien. Die liberalen und demokratischen Tendenzen hielten an. Sogar die Nationalliberale Partei neige weniger als früher dazu, ihr altes liberales Programm auf dem Altar der deutschen Einheit zu opfern.² Andere Berichte dagegen relativieren den Partikularismus und zeigen auf, daß die Einheit an Tiefe gewinne.

Die aufschlußreichste und wohl ausgewogenste Korre-

la Bavière s'accroissent « sur le plan intérieur » à cause de la politique conservatrice et agraire de la Prusse. « Ce serait une faute que de compter, à l'heure actuelle, sur une division probable de l'Allemagne dans le cas d'un conflit extérieur, de quelque côté qu'il se produise. » Même si en 1913 Allizé note qu'à Munich on tend de plus en plus à faire pression sur Guillaume II en faveur du maintien de la paix, bien sûr pour celle-ci mais aussi pour éviter la « prussification de l'Allemagne ».

Il y a des traces et des échos de ces débats et divergences à Paris, avec des nuances intéressantes. Sur une dépêche de Munich du 12 mars 1903 à propos du nouveau président du Conseil bavarois, le baron de Podewils, qui a fait transmettre par le ministre français un message de sympathie pour la France et Delcassé, celui-ci (sans doute) note : « m'en parler ». En revanche, sur une dépêche du 7 novembre 1913 insistant sur les tendances particularistes du nouveau roi Louis III de Bavière (dépêche émanant du chargé d'affaires, non pas d'Allizé), dépêche qui suscite de l'intérêt au Quai puisqu'elle est communiquée aux principaux postes ainsi qu'à Poincaré, le ministre Stephen Pichon note : « Dépêche intéressante mais il ne faudrait pas, en ce qui concerne la Bavière par rapport à la Prusse, retourner aux illusions décevantes qui ont précédé la guerre de 1870. »

De 1914 à 1924 : de nouveau la carte bavaroise ?

La guerre mondiale fit renaître l'intérêt suscité par un éventuel séparatisme bavarois. Pendant la guerre et au moment des négociations de paix en 1919, l'hypothèse d'une dissolution du Reich bismarckien fut très sérieusement discutée à Paris. Finalement on y renonça, au moins pour l'immediat, à cause de l'opposition des Anglais et des Américains et de la prudence de Clemenceau, qui, à la différence du président de la République Poincaré, se montrait très dubitatif sur la possibilité de remettre en cause l'unité allemande. Néanmoins, la France se battit pour obtenir l'insertion, dans le préambule du traité, d'une phrase autorisant, malgré la constitution unitaire de Weimar, la reprise des relations diplomatiques entre les gouvernements de l'Entente et les États particuliers membres de l'Empire allemand. Ce sera la base juridique du rétablissement d'une légation de France à Munich en 1920³.

On constate d'ailleurs à Paris, dès 1919, un intérêt considérable pour la Bavière, et le souci d'encourager tout ce qui pouvait distendre l'unité allemande, c'est-à-dire ce que les

spondenz ist zweifelsohne die von Allizé, der ab 1910 Gesandter in München war. Seiner Meinung nach verwechselte man die Reaktionen gewisser unbedeutender Fürstenhöfe mit denen der Gesamtbevölkerung. Man müsse im Gegenteil betonen, daß die »völlige Solidarität zwischen Norddeutschen und Süddeutschen von Tag zu Tag offener werde«, zumindest in den »nationalen Fragen«, selbst wenn die Gegensätze zwischen Preußen und Bayern im Inneren wegen der konservativen Politik Preußens und dessen Agrarpolitik zunehmen. »Es wäre ein Fehler, zur Zeit im Falle eines außenpolitischen Konflikts, von welcher Seite dieser auch käme, mit der Möglichkeit einer Teilung Deutschlands zu rechnen.« Selbst wenn Allizé 1913 berichtet, daß man in München dazu neige, zunehmend Druck auf Wilhelm II. auszuüben, um den Frieden aufrechtzuerhalten, so bestehe dieser Druck jedoch nicht nur im Hinblick darauf, den Frieden aufrechtzuerhalten, sondern auch, um die »Verpreußung Deutschlands« zu vermeiden.

Diese Debatten und Meinungsverschiedenheiten fanden in Paris ihren Niederschlag und lösten ein Echo mit aufschlußreichen Nuancen aus. Auf eine Depesche aus München vom 12. März bezüglich des neuen bayerischen Ministerpräsidenten, Freiherrn von Podewils, der über den französischen Gesandten eine Sympathiebekundung für Frankreich und Delcassé übermitteln ließ, notiert (wahrscheinlich) letzterer einen Rücksprachevermerk (»m'en parler«). Im Gegensatz dazu vermerkt Minister Stephen Pichon auf einer Depesche vom 7. November 1913, die die partikularistischen Tendenzen des neuen Königs von Bayern, Ludwigs III., betont (diese Depesche kam vom Ersten Geschäftsträger und nicht von Allizé): »Interessante Depesche, aber man sollte, was Bayern im Hinblick auf Preußen betrifft, nicht zu den enttäuschenden Illusionen zurückkehren wie vor dem Krieg von 1870.«

Von 1914 bis 1924: Setzt man wieder auf die bayerische Karte?

Der Weltkrieg ließ das Interesse an einem möglichen bayerischen Separatismus wiedererstehen. Während des Krieges und zum Zeitpunkt der Friedensverhandlungen von 1919 wurde die Hypothese einer Auflösung des Bismarckischen Reiches in Paris sehr ernsthaft diskutiert. Schließlich gab man sie – zumindest vorderhand – wegen des Widerstands der Engländer und Amerikaner sowie Clemenceaus auf. Dieser bezweifelte, anders als Staatspräsident Poincaré,

Français appelaient le « fédéralisme ». On envisage de faciliter le ravitaillement de la Bavière, alors que par ailleurs les Alliés maintiennent un rigoureux blocus de l'Allemagne jusqu'à l'été 1920, dans l'espoir d'introduire un coin, grâce à ce traitement privilégié, entre Munich et Berlin. Mais la proclamation, le 7 avril 1919 à Munich, de la République des Conseils devait évidemment rendre ce projet sans objet.

En mars 1920, à Munich, un nouveau gouvernement, dirigé par von Kahr et où le parti populaire bavarois (Bayerische Volkspartei, BVP) et les éléments « fédéralistes » étaient bien représentés, prenait le pouvoir; on était en plein putsch Kapp et en plein soulèvement de la Ruhr, la République de Weimar paraissait sur le point d'exploser ou de s'engager sur la voie la plus réactionnaire, ou au contraire de tomber sous le coup d'une révolution bolchevique. Alexandre Millerand, président du Conseil depuis le mois de janvier, décida d'envoyer comme ministre de France à Munich Émile Dard, un diplomate qui depuis des semaines suivait de près les mouvements séparatistes et autonomistes bavarois. Paris envisageait alors, face au centralisme berlinois et surtout au danger de voir la révolution bolchevique l'emporter au nord et à l'est de l'Allemagne en s'appuyant sur Moscou, la constitution d'une confédération à l'ouest de l'Elbe, reposant en particulier sur la Bavière, la Rhénanie et le Hanovre. C'est sur cet arrière-plan que se détache l'envoi de Dard à Munich en juillet 1920: il ne s'agissait pas de rétablir simplement la situation diplomatique d'avant-guerre. La nomination de Dard, qui depuis des semaines participait aux tractations les plus secrètes, s'inscrivait bien dans une politique tendant à favoriser d'une façon ou d'une autre la dissociation du Reich et la recomposition « des Allemagnes ».

En même temps, cette politique suscitait des doutes au sein même de l'administration française, pour un ensemble de raisons. D'une part, une fois passée la crise extrême du Reich en mars-avril 1920, le programme d'une Confédération à l'ouest de l'Elbe ne paraissait plus de saison. D'autre part, que certains séparatistes bavarois avec lesquels on était en contact, comme Heim, souhaitaient le rétablissement des Wittelsbach et le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne dans le cadre d'une confédération danubienne n'allait pas sans inquiéter. Or, à Paris, certains milieux catholiques conservateurs et même au Quai d'Orsay le secrétaire général Maurice Paléologue, proche de Millerand, n'excluaient pas cette hypothèse, y voyant un moyen à la fois de consolider l'Europe balkanique face à la menace bolchevique et de contrebalancer l'influence de la Prusse en Allemagne⁴. Mais cette

daß die deutsche Einheit in Frage gestellt werden könne. Trotzdem kämpfte Frankreich darum, in die Präambel des Vertragswerks einen Satz aufzunehmen, der die Regierungen der Entente – entgegen dem unitarischen Geist der Verfassung der Weimarer Republik – autorisierte, wieder diplomatische Beziehungen zu den einzelnen Mitgliedsstaaten des Deutschen Reiches zu unterhalten. Dies wird die rechtliche Grundlage für die Wiedereinrichtung einer französischen Gesandtschaft in München im Jahre 1920.³

Übrigens ist in Paris schon ab 1919 ein beträchtliches Interesse an Bayern festzustellen sowie daran, alles zu ermutigen, was die deutsche Einheit aufweichen könnte, also das, was die Franzosen unter »Föderalismus« verstehen. In der Hoffnung durch diese Vorzugsbehandlung einen Keil zwischen München und Berlin zu treiben, plante man, die Versorgung Bayerns zu erleichtern, während die Alliierten ansonsten eine strenge Blockade Deutschlands bis zum Sommer 1920 aufrechterhielten. Doch die Ausrufung der Räterepublik am 7. April 1919 machte dieses Vorhaben natürlich gegenstandslos.

Im März 1920 kam eine neue, von Kahr geführte Regierung an die Macht, in der die BVP und »föderalistische« Elemente gut vertreten waren. Es war der Zeitpunkt des Kapp-Putsches und des Ruhraufstands. Die Weimarer Republik war nahe daran zu explodieren, entweder einen äußerst reaktionären Weg einzuschlagen oder aber – im Gegenteil – unter dem Schlag einer bolschewistischen Revolution zusammenzubrechen. Alexandre Millerand, seit Januar Ministerpräsident, entschloß sich, Emile Dard als französischen Gesandten nach München zu schicken, einen Diplomaten, der bereits seit Wochen die separatistischen und autonomistischen Bewegungen in Bayern genau verfolgte. In Anbetracht des Berliner Zentralismus und der Gefahr, daß eine siegreiche, auf Moskau gestützte bolschewistische Revolution den Norden und Osten Deutschlands überrollen könnte, faßte Paris die Bildung einer Konföderation insbesondere zwischen Bayern, dem Rheinland und Hannover ins Auge. Vor diesem Hintergrund erfolgte die Entsendung Dards im Juli 1920 nach München: Es ging nicht einfach darum, die diplomatische Situation der Vorkriegszeit wiederherzustellen. Dards Entsendung, der seit Wochen an den geheimsten Verhandlungen teilnahm, fügt sich ganz in eine Politik ein, die das Ziel hatte, auf die eine oder andere Weise die Auflösung des Reiches und die Neuordnung Deutschlands (»des Allemagnes«) zuwege zu bringen.

Diese Politik stieß zeitgleich im Zentrum der französi-

conception était considérée comme dangereuse par la majorité du personnel politique et administratif: Dard notait le 15 septembre 1920 « les deux faces du particularisme bavarois, l'une s'opposant à la Prusse, l'autre travaillant à la grandeur de l'Allemagne. Notre tâche doit donc consister tout autant à encourager la Bavière dans le sens du fédéralisme qu'à la retenir dans ses aspirations pangermanistes⁵ ». Un « fédéralisme » incontrôlé était donc suspect. Par ailleurs, la grande contradiction de la position française était que l'on souhaitait à la fois l'autonomie de la Bavière (voire sa séparation) mais sans toucher le moins du monde au traité de Versailles. Or, pour ses partisans à Munich, le fédéralisme servait aussi à échapper aux conséquences de Versailles. Jules Laroche, sous-directeur d'Europe au ministère des Affaires étrangères, avait été chargé de rédiger les instructions pour Émile Dard. Il se montrait très sceptique quant aux conceptions « particularistes » de Millerand à propos de la Bavière, hostile même à l'envoi d'un représentant à Munich, et il a noté dans ses Mémoires: « C'est avec la plus grande prudence que je m'efforçai de tracer les limites d'une mission dont je redoutais d'autant plus les effets que je savais Dard acquis aux idées de Millerand. » Les instructions, rédigées le 2 juillet, distinguaient très nettement entre les « tendances particularistes » à Munich, qu'il était dans l'intérêt de la France de favoriser, et le « séparatisme », dont le soutien pouvait discréditer la France aux yeux des « patriotes allemands ». La séparation de la Bavière la conduirait d'ailleurs à se soustraire aux charges du traité, « qui deviendrait en conséquence inapplicable au reste de l'Allemagne ». De plus, le rattachement de l'Autriche à la Bavière serait une conséquence prévisible, autorisant par la suite la reconstitution d'une grande Allemagne.

Les choses se calmèrent donc, d'autant plus que Millerand quittait la présidence du Conseil en septembre 1920 pour devenir président de la République et que ses successeurs se montraient beaucoup plus prudents. Cependant Poincaré, arrivé à la présidence du Conseil en janvier 1922 et décidé non seulement à forcer le Reich à exécuter le traité de Versailles mais à l'affaiblir encore davantage que ce qui avait été prévu en 1919, décida de rejouer la carte bavaroise⁶. Il alla de toute évidence fort loin. Le 28 octobre 1922, Dard, qui tenait le Quai d'Orsay exactement informé des objectifs du mouvement de Hitler, adressait à Paris une dépêche capitale (« Au sujet des socialistes-nationaux et de l'appui français »). Après avoir rappelé l'importance du mouvement de Hitler, « qui devait opérer le coup d'État médité depuis deux ans à Munich

schen Verwaltung selbst auf Zweifel, und zwar aus verschiedenen Gründen. Zum einen erschien nach dem Ende der schwersten Krise des Reiches von März/April 1920 das Projekt eines Bundes westlich der Elbe überholt. Zum anderen herrschte große Beunruhigung darüber, daß bayerische Separatisten, wie Heym, zu denen man in Kontakt stand, die Wiedereinsetzung der Wittelsbacher und den Anschluß Österreichs an Deutschland im Rahmen eines Donaubundes anstrebten. Tatsächlich schlossen in Paris einige konservative katholische Kreise und sogar der Millerand nahestehende Generalsekretär Maurice Paléologue im Außenministerium diese Hypothese nicht aus. Sie sahen sie als ein Mittel, zum einen, den Balkan angesichts der bolschewistischen Bedrohung zu stärken, und zum anderen, ein Gegengewicht zum preußischen Einfluß in Deutschland zu schaffen.⁴ Doch diese Konzeption wurde von der Mehrheit in Politik und Verwaltung als gefährlich erachtet: Dard notierte am 15. September 1920: »Zwei Seiten des bayerischen Partikularismus, die eine stellt sich Preußen entgegen, die andere arbeitet an Deutschlands Größe. Unsere Aufgabe muß darin bestehen, Bayern sowohl zum Föderalismus hin zu ermutigen als auch seine alldeutschen (>pangermanistes<) Bestrebungen zu bremsen.«⁵ Ein unkontrollierter »Föderalismus« war also suspect. Andererseits bestand der große Widerspruch der französischen Position darin, daß man zwar die Autonomie Bayerns wünschte (ja sogar seine »Separation«), ohne im mindesten aber am Versailler Vertrag zu rühren. Nun waren die Anhänger des Föderalismus in München auch dafür, den Folgen von Versailles zu entkommen. Jules Laroche, Europareferent im französischen Außenministerium, war zuständig für die Instruktionen an Emile Dard. Er war bezüglich der »partikularistischen« Vorstellungen Millerands im Hinblick auf Bayern sehr skeptisch und stand der Entsendung eines Repräsentanten nach München sogar ablehnend gegenüber; er schrieb in seinen Memoiren: »Ich werde mich mit allergrößter Vorsicht bemühen, die Grenzen einer Mission zu beschreiben, deren Auswirkungen ich um so mehr befürchtete, als ich Dard von Millerands Ideen eingenommen wußte.« Die am 2. Juli verfaßten Instruktionen unterschieden sehr deutlich zwischen den »partikularistischen Tendenzen« in München, die er im Interesse Frankreichs fördern sollte, und dem »Separatismus«, der, von Frankreich unterstützt, aus der Sicht der »deutschen Patrioten« sein Land diskreditieren könnte. Der Austritt Bayerns aus dem Reich würde dem Land im übrigen ermöglichen, sich den Lasten des Versailler Vertrags zu entziehen, »der in der Konsequenz sich dann nicht

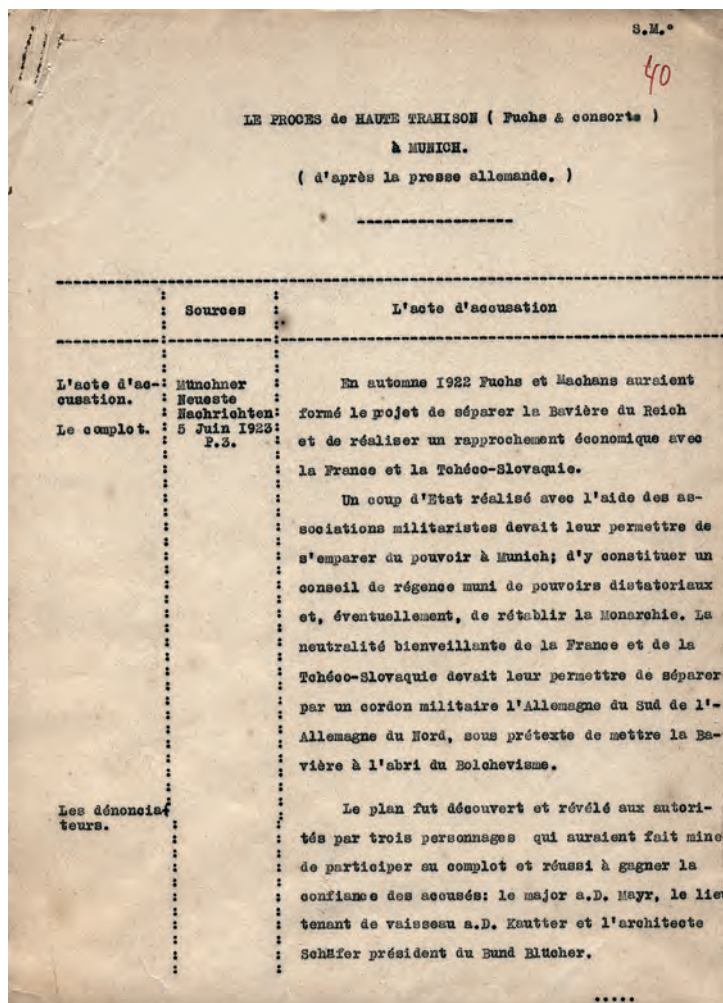
par le parti militariste », et souligné l'inquiétude des modérés du BVP et du gouvernement lui-même, Dard ajoutait : « Les chefs des socialistes nationaux ont fait savoir confidentiellement autour d'eux qu'ils pouvaient compter pour réaliser leurs desseins sur l'appui du gouvernement français. » Rappelant qu'il avait été quant à lui toujours très prudent dans ses contacts avec les milieux de droite, Dard précisait : « Comme d'autres agents ou personnalités françaises sont, en dehors de moi, en rapport avec les royalistes ou les militaristes bavarois, j'ai tenu, en présence des renseignements qui me parviennent, à préciser nettement l'attitude que je n'ai cessé, conformément à mes instructions, d'observer jusqu'à ce jour. »

Dard ne pouvait condamner plus clairement les manœuvres de Paris, dont il affirme sans ambiguïté l'existence. Et il est vrai qu'un agent français, qui renseignait directement le cabinet de Poincaré au ministère des Affaires étrangères, le commandant Richert, était bien entré en contact avec un groupe munichoïse proche des nazis, justifiant les soupçons et les avertissements de Dard⁷. Le 1^{er} novembre 1922, Richert avait rédigé et transmis directement au Quai une note dans laquelle il décrivait le mouvement nazi et ses projets de coup d'État, ainsi que les préparatifs de résistance des adversaires, soutenus par Berlin. Et surtout il indiquait que les nationaux socialistes étaient prêts à œuvrer à la séparation de la Bavière avec l'appui de la France, en particulier à l'occasion de l'occupation de la Ruhr (qui devait intervenir au mois de janvier). L'affaire était certainement sérieuse. Le contact de Richert depuis 1920, le professeur Georg Fuchs, bien connu à Munich, sans appartenir à un groupement particulier et sans être, contrairement à ce qu'il avait apparemment fait croire à Richert, dirigeant du NSDAP, était très actif dans les milieux nationalistes antirépublicains de Munich, et en particulier du côté nazi. Fuchs fut arrêté le 28 février 1923, avec d'autres conjurés. Un important procès, dit procès Fuchs-Machhaus, eut lieu en juin-juillet 1923, procès dont les conclusions, décrivant les tractations avec Richert en vue d'un coup d'État à Munich et appuyées sur les recherches de la police bavaroise, sont dans l'ensemble confirmées par les archives françaises. Quant à Fuchs, sans faire partir à l'époque du NSDAP, il avait néanmoins rencontré Hitler et lui avait exposé la substance de ses contacts avec Richert, sans susciter de réaction négative⁸. On notera que cette position de Hitler, telle qu'elle apparaît ici, est exactement celle que retient aujourd'hui l'historiographie : la priorité était pour lui la lutte contre les « judéo-bolcheviques » de Berlin, par la prétendue

mehr auf das restliche Deutschland anwenden ließe«. Andererseits wäre der Anschluß Österreichs an Bayern eine vorhersehbare Folge, die die Wiederherstellung eines Großdeutschlands ermöglichen würde.

So beruhigten sich die Dinge, um so mehr, als Millerand den Posten des Ministerpräsidenten im September 1920 verließ, um Staatspräsident zu werden, und seine Nachfolger sich als viel vorsichtiger erwiesen. Poincaré, der im Januar 1922 Ministerpräsident wurde, war indes entschlossen, das Reich nicht nur zur Ausführung des Versailler Vertrags zu zwingen, sondern es noch mehr zu schwächen als 1919 vorgesehen war. Er beschloß, erneut auf die bayerische Karte zu setzen⁶ und ging offensichtlich sehr weit. Am 28. Oktober 1922 sandte Dard, der das Außenministerium über die Ziele der Hitler-Bewegung unterrichtete, eine wichtige Depesche nach Paris (»die Nationalsozialisten und die französische Unterstützung betreffend«). Er erinnerte an die Bedeutung der Bewegung Hitlers, »der seit zwei Jahren einen Staatsstreich durch die militaristische Partei in München vorbereiten dürfte«, und unterstrich, wie sehr die Gemäßigten in der BVP und selbst in der Regierung beunruhigt seien. Schließlich fügte Dard hinzu: »Die nationalsozialistischen Chefs haben in ihrem Umfeld vertraulich wissen lassen, daß sie damit rechnen können, ihre Absichten mit der Unterstützung der französischen Regierung zu verwirklichen.« Dard erinnerte daran, daß er persönlich in seinen Kontakten mit dem Milieu der Rechten immer sehr vorsichtig gewesen sei und präziserte: »Wie andere Vertreter oder Persönlichkeiten Frankreichs, die außer mir in Kontakt zu den Royalisten oder den bayerischen Militaristen stehen, habe ich Wert darauf gelegt, angesichts der Informationen, die ich bekomme, klar die Einstellung zu präzisieren, die ich gemäß meinen Instruktionen bis zum heutigen Tag immer eingehalten habe.«

Dard konnte die von Paris ausgehenden Manöver nicht deutlicher verurteilen, deren Existenz er unzweideutig bestätigt. Tatsächlich war ein französischer Vertreter, der Kommandant Richert, der Poincarés Kabinett über das Außenministerium direkt informierte, zu einer den Nazis nahestehenden Münchner Gruppe in Kontakt getreten, was Dards Verdachtsmomente und Warnungen rechtfertigte.⁷ Am 1. November 1922 hatte Richert eine Note verfaßt und direkt an das Außenministerium übermittelt, in der er die Nazi-Bewegung und den von ihr geplanten Putsch ebenso beschrieb wie die Vorbereitungen zum Widerstand der sich auf Berlin stützenden Gegner. Vor allem zeigte er auf, daß die Nationalsozialisten bereit waren, an einer Separation



Article de presse sur le procès contre Fuchs et Machaus en 1923, Vincennes, SHD, Terre, 7 N 22665.
 Pressespiegel zum Hochverratsprozeß gegen Fuchs und Machaus, 1923, Vincennes, SHD, Terre, 7 N 22665.

union nationale contre la France et le *Ruhrkampf*. C'est ce qu'il expliqua à ses partisans dès le début de l'occupation de la Ruhr, au grand étonnement de certains⁹. La position de Richert (et de ses correspondants à Paris) était donc moins absurde qu'on ne pourrait le penser: pour des raisons différentes mais convergentes, Paris et Hitler avaient un égal intérêt à affaiblir Berlin. L'affaire était donc sérieuse.

Mais il est clair que la conspiration Fuchs-Machhaus, très ambiguë, était beaucoup plus nationaliste-allemande et réactionnaire que séparatiste-bavaroise. Pourtant le cabinet de Poincaré maintint le contact avec Richert. Et surtout une dépêche de Poincaré à Pozzi, qui avait remplacé Dard à

Bayerns mit der Unterstützung Frankreichs mitzuarbeiten, insbesondere anlässlich der französischen Ruhrbesetzung (die im Februar stattfinden sollte). Die Angelegenheit war mit Sicherheit ernst. Kontaktmann Richerts seit 1920 war der in München gut bekannte Professor Georg Fuchs. Er war in antirepublikanisch-nationalistischen Kreisen Münchens sehr aktiv, insbesondere auf Seite der Nazis, obwohl er offiziell keiner besonderen Gruppierung angehörte und auch – im Gegensatz zu dem, was er Richert hatte glauben machen wollen – nicht zur NSDAP-Führung zählte. Fuchs wurde am 28. Februar 1923 zusammen mit weiteren Verschwörern verhaftet. Der wichtige sogenannte Fuchs-Machaus-Prozeß fand im Juni/Juli 1923 statt. Der auf die Untersuchungen der bayerischen Polizei gestützte Schlußantrag im Prozeß, der die Verhandlungen mit Richert im Hinblick auf einen Staatsstreich in München beschreibt, wird inhaltlich durch die Unterlagen der staatlichen Archive Frankreichs bestätigt. Was Fuchs anbelangt, so gehörte er damals zwar nicht der NSDAP an, hatte sich aber trotzdem mit Hitler getroffen und ihm den Hauptinhalt seiner Kontakte mit Richert dargelegt, ohne dabei auf Ablehnung zu stoßen.⁸ Hitlers Einstellung, wie sie sich hier manifestiert, ist genau die, die von der Forschung heute vertreten wird: Priorität für ihn hatte der Kampf gegen die »jüdischen Bolschewisten« in Berlin, die Instrumente hierfür waren ein lediglich vorgetäuschter nationaler Widerstand gegen Frankreich und der »Ruhrkampf«. Dies erklärte er, zum großen Erstaunen einiger, seinen Parteigängern gleich zu Beginn der französischen Ruhrbesetzung.⁹ Richerts Meinung (und die seiner Korrespondenten in Paris) war also weniger absurd als man hätte glauben können: Paris und Hitler hatten zwar unterschiedliche Motive, stimmten aber darin überein, Berlin zu schwächen. Die Angelegenheit war also ernst.

Es ist jedoch offenbar, daß die Fuchs-Machaus-Verschwörung ziemlich zweideutig war, sehr viel mehr deutsch-nationalistisch und reaktionär als bayerisch-separatistisch geprägt. Dennoch hielt das Kabinett Poincaré den Kontakt zu Richert aufrecht. Vor allem eine Depesche vom 4. Juni 1923 von Poincaré an Pozzi, der Dard in München ersetzt hatte, zeigt, daß Paris ernsthaft die Möglichkeit ins Auge faßte, ein aus einem Staatsstreich in Bayern hervorgegangenes separatistisches Regime anzuerkennen.¹⁰ Tatsächlich schloß Poincaré seit der Ruhrbesetzung im Januar nicht aus, daß die Einheit des Reichs ernsthaft wieder in Frage gestellt werden könnte. Pozzis Depeschen und Telegramme spiegeln die große Debatte wider, die innerhalb der französi-

Munich, du 4 juin 1923, montre que Paris envisageait tout à fait l'éventualité de reconnaître un régime séparatiste issu d'un coup d'État en Bavière¹⁰. En effet, depuis l'occupation de la Ruhr en janvier, Poincaré n'écartait pas l'hypothèse d'une profonde remise en cause de l'unité du Reich. Ces différents dépêches et télégrammes de Pozzi sont l'écho d'un grand débat au sein de la diplomatie française : les diplomates français en poste en Allemagne, et beaucoup au Quai, se montraient très réservés à l'égard de la politique suivie par Poincaré à l'automne 1923, envisageant avec satisfaction, quand il ne l'encourageait pas, la dissociation du Reich. Il est incontestable en effet qu'un temps, début novembre 1923, Poincaré a réellement adhéré à la thèse d'une transformation profonde de l'ensemble du Reich, concernant non seulement la Rhénanie mais aussi la Bavière.

Il semble cependant que le putsch du 8-9 novembre 1923 de Hitler à Munich ait conduit Poincaré à réviser sa politique, en tout cas à propos de la Bavière. Il était clair que l'on avait affaire beaucoup plus à un nationalisme allemand extrémiste, qui remettrait en cause le traité de Versailles, qu'à un véritable séparatisme bavarois. Depuis 1922, la légation de France à Munich s'évertuait à éclairer Paris sur cette ambiguïté fondamentale de la situation en Bavière, les choses étaient désormais éclatantes. D'autant plus qu'en France une bonne partie de la presse, affolée, suppliait le gouvernement de soutenir la démocratie en Allemagne. On peut penser que le 9 novembre a été l'occasion d'une prise de conscience dans les milieux dirigeants français : la défense de la démocratie en Allemagne n'était-elle pas finalement la meilleure garantie de sécurité pour la France, mieux que la dissociation, qui s'avérait finalement impossible et en tout cas dangereuse, du Reich ? Du coup, il ne convenait plus de jouer la carte bavaroise, d'ailleurs en elle-même fort douteuse. On sait aujourd'hui que le gouvernement bavarois, à l'automne 1923, furieux des tentatives françaises de susciter la séparation du Palatinat, fut le plus ferme opposant des projets rhénans de Konrad Adenauer (autonomie à l'égard de Berlin et rattachement économique de la Rhénanie et de la Ruhr à la France) alors que les autorités berlinoises, dans une situation très difficile, envisageaient la possibilité de les accepter¹¹.

1945-1949 : la Bavière comme appui de la politique française de fédéralisation de l'Allemagne

En 1945, certains groupements en Allemagne du Sud préconisèrent à nouveau l'union des États catholiques du sud de

schen Diplomatie geführt wurde: Die französischen Diplomaten auf ihren Posten in Deutschland und viele im Quai d'Orsay waren sehr zurückhaltend gegenüber Poincarés Politik im Herbst 1923. Poincaré unterstützte eine Auflösung des Reichs zwar nicht direkt, faßte eine solche Möglichkeit aber mit Genugtuung ins Auge. Unumstritten ist jedenfalls, daß Poincaré Anfang November 1923 tatsächlich eine Zeitlang der These anhing, daß das Reich als Ganzes einem tiefgehenden Umbau unterzogen werden könnte, der nicht nur das Rheinland, sondern auch Bayern betreffen würde.

Es scheint jedoch, daß Hitlers Münchener Putsch vom 8./9. November 1923 Poincaré veranlaßt hat, seine Politik zu überdenken, jedenfalls in Bezug auf Bayern. Es wurde deutlich, daß man es sehr viel mehr mit einem extremen deutschen Nationalismus zu tun hatte, der den Versailler Vertrag in Frage stellen würde, als mit einem echten bayerischen Separatismus. Seit 1922 bereits bemühte sich die französische Gesandtschaft in München, Paris über diese fundamentale Zweideutigkeit der bayerischen Lage aufzuklären, jetzt wo die Dinge offenbar geworden waren und vor allem auch angesichts der Tatsache, daß in Frankreich ein Großteil der Presse die Regierung geradezu panisch anflehte, die Demokratie in Deutschland zu unterstützen. Man kann annehmen, daß der 9. November die französischen Führungskreise veranlaßt hat, sich dieser Situation bewußt zu werden. Die Demokratie in Deutschland zu verteidigen, war dies nicht letztlich die beste Sicherheitsgarantie für Frankreich, besser als die Auflösung des Reiches, die sich schließlich doch als unmöglich, auf jeden Fall aber als gefährlich erweisen würde? So war es plötzlich nicht mehr ratsam, auf die im übrigen in sich selbst äußerst zweifelhafte bayerische Karte zu setzen. Heute weiß man inzwischen, daß die bayerische Regierung, die im Herbst 1923 über die französischen Versuche, die Pfalz von Bayern loszulösen, wütend war, im schärfsten Gegensatz zu den rheinischen Plänen Adenauers (Autonomie von Berlin, wirtschaftliche Anbindung des Rheinlands und des Ruhrgebiets an Frankreich) stand, zumal die Berliner Behörden in ihrer äußerst schwierigen Lage nicht ausschlossen, diesen zuzustimmen.¹¹

1945–1949: Bayern als Stütze der französischen Politik eines föderalen Deutschland

1945 machten sich einige Gruppierungen in Süddeutschland erneut für die Union der katholischen Staaten Süddeutschlands, darunter auch Bayern, mit Österreich

l'Allemagne, donc également de la Bavière, avec l'Autriche (mouvement Alpenland). Les autorités françaises d'occupation en Allemagne et en Autriche, ainsi que le Quai d'Orsay et les services qui suivaient les affaires allemandes et autrichiennes à Paris, tout comme le général de Gaulle lui-même, s'opposèrent catégoriquement à ces projets : l'Autriche devait redevenir strictement indépendante et il n'était pas question de constituer une Allemagne danubienne et catholique dont on était convaincu qu'elle ne serait qu'une étape vers une nouvelle Grande Allemagne. On restait fixé sur les leçons des années 1920¹². Et on peut même dire que la politique allemande du général de Gaulle en 1945 reprenait certains schémas de Poincaré : une Bavière très autonome dans ce qui ne serait plus, au mieux, qu'une confédération allemande très lâche, où la France serait fermement établie sur le Rhin (y compris le Palatinat). Cette Bavière favoriserait l'influence française en Allemagne du Sud et rééquilibrerait une Prusse désormais disloquée, tout en contribuant à empêcher l'influence soviétique de se répandre sans frein dans tout l'ancien Reich¹³. En décembre 1947 encore, l'état-major général de la Défense nationale recommandait une partition de l'Allemagne, avec un ensemble au Sud centré sur Munich, regroupant la Bavière, le Pays de Bade et le Wurtemberg, le Palatinat étant rattaché à un État rhéno-palatin englobant la Ruhr¹⁴.

Les choses néanmoins évoluèrent très vite. On misa sur l'autonomie bavaroise dans un cadre ouest-allemand que, dès 1947, on savait inévitable, tout en souhaitant qu'il fût aussi décentralisé que possible. Le consulat général de France à Munich, rétabli dès février 1946 et qui en fait était un poste hautement politique, observait de près toutes les tendances autonomistes et fédéralistes en Bavière et le jeu des partis politiques bavarois dans ce contexte¹⁵. Dès l'été 1947, la doctrine de Paris était fixée : il fallait encourager la plus large autonomie possible de la Bavière, comme levier pour obtenir une large décentralisation du futur État ouest-allemand, mais sans plus poursuivre la chimère d'un retour à la situation d'avant 1871¹⁶. Des contacts suivis dans ce sens furent établis avec le ministre-président bavarois Hans Ehard : l'amitié franco-bavaroise était dès lors rétablie sur des bases saines. Ni la France ni la Bavière ne prétendaient désormais remettre en cause l'unité allemande, mais Paris et Munich avaient un intérêt commun à ce que le futur État allemand fût réellement fédéral¹⁷.

stark (Bewegung »Alpenland«). Sowohl die französischen Besatzungsbehörden in Deutschland und Österreich als auch der Quai d'Orsay und die Dienststellen, welche die deutschen und österreichischen Angelegenheiten in Paris beobachteten, ebenso wie General de Gaulle persönlich, waren äußerste Gegner solcher Pläne: Österreich sollte wieder völlig unabhängig werden, und die Bildung eines katholischen Deutschlands an der Donau, das – davon war man überzeugt – nur eine Etappe auf dem Weg zu einem neuen Großdeutschland sein würde, stand nicht zur Debatte. Man hatte die die Lektion der 20er Jahre gelernt.¹² Man könnte meinen, daß General de Gaulles Deutschlandpolitik 1945 gewisse Schemata Poincarés wieder aufgriff: ein sehr autonomes Bayern in einem bestenfalls sehr lockeren deutschen Bund, in dem Frankreich sich am Rhein (die Pfalz eingeschlossen) fest etablieren würde. Ein solches Bayern würde von Vorteil für den französischen Einfluß in Süddeutschland sein, könnte einem von nun an aufgeteilten Preußen die Waage halten und gleichzeitig dazu beitragen, daß sich der sowjetische Einfluß im ehemaligen Reich nicht ungebremst ausbreitete.¹³ Noch im Dezember 1947 empfahl der Generalstab des französischen Verteidigungsministeriums eine Aufteilung Deutschlands mit einem auf München konzentrierten Gefüge im Süden, das Bayern, die badischen Länder und Württemberg umfassen sollte. Die Pfalz sollte einem rheinisch-pfälzischen Staat angegliedert werden, dem auch das Ruhrgebiet angehören würde.¹⁴

Die Dinge entwickelten sich dann jedoch sehr schnell. Man setzte auf eine bayerische Autonomie in einem westdeutschen Rahmen, den man ab 1947 als unvermeidlich erkannte und den man sich so dezentralisiert wie möglich wünschte. Das französische Generalkonsulat in München war ab 1946 wieder eingerichtet und man hatte daraus einen höchst politischen Posten gemacht. Es beobachtete genau alle bayerischen Tendenzen in Hinblick auf Autonomie und Föderalismus sowie, welche Rolle die politischen Parteien Bayerns in diesem Kontext spielten.¹⁵ Seit dem Sommer 1947 stand die politische Meinung von Paris fest: Die größtmögliche Autonomie Bayerns ist zu fördern als Hebel, um eine weitgehende Dezentralisierung des künftigen westdeutschen Staates zu erreichen, jedoch ohne dem Trugbild weiter anzuhängen, daß eine Rückkehr zur Situation vor 1871 möglich sei.¹⁶ Mit dieser Zielvorstellung trat man in regelmäßigen Kontakt zum bayerischen Ministerpräsidenten Hans Ehard: Die bayerisch-französische

1. Georges-Henri Soutou, « L'héritage sous bénéfice d'inventaire? La politique extérieure de Napoléon III », dans Thierry Lentz (dir.), *Napoléon et l'Europe*, Paris, Fayard, 2005; François Roth, « Les dirigeants français devant la question allemande dans le cadre du système européen, 1850-1871 », dans *Revue d'Études germaniques*, 2004/4; Gisela Fey, *Bayern als größter deutscher Mittelstaat im Kalkül der französischen Diplomatie und im Urteil der französischen Journalistik 1859-1866*, Munich, Neue Schriftenreihe des Stadtarchivs München 85 und Miscellanea Bavaria Monacensia 65, Munich, 1976.
2. Pour ce qui suit, se reporter à Georges-Henri Soutou, « La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 », dans Georges-Henri Soutou et Jean-Marie Valentin (dir.), *Le Statut international de l'Allemagne. Des traités de Westphalie aux accords « 2+4 »*, IFRI, Didier, octobre-décembre 2004.
3. *Ibid.*
4. Walter A. McDougall, *France's Rhineland Diplomacy, 1914-1924*, Princeton University Press, 1978, p. 113-122.
5. Georges-Henri Soutou, « La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 », voir note 2 *op. cit.*
6. Sur les rapports entre la Bavière et Berlin, voir Werner Gabriel Zimmermann, *Bayern und das Reich 1918-1923*, Munich, Richard Pflaum Verlag, 1953; Karl Schwend, *Bayern zwischen Monarchie und Diktatur*, Munich, Richard Pflaum Verlag, 1954; Harold J. Gordon, *Hitlerputsch 1923. Machtkampf in Bayern 1923-1924*, Francfort, Bernard & Graefe Verlag, 1971; Stephen A. Schuker, « Bayern und der rheinische Separatismus 1923-1924 », dans *Jahrbuch des Historischen Kollegs* 1997, Munich, Oldenbourg.
7. Jacques Bariéty, *Les Relations franco-allemandes après la Première Guerre mondiale*, Paris, Pédone, 1977, p. 213.
8. Georges-Henri Soutou, « La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 », note 2 *op. cit.*
9. Ian Kershaw, *Hitler*, t. I: 1899-1936. *Hubris*, Londres, Penguin Books, 1998, p. 192 et suiv.
10. Georges-Henri Soutou, « La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 », note 2 *op. cit.*
11. Munich, BayHSTA, MA 107 697.
12. Jürgen Klöckler, *Abendland -Alpenland-Alemanien. Frankreich und die Neugliederungsdiskussion in Südwestdeutschland 1945-1947*, Munich, Oldenbourg, 1998, p. 135-139.
13. Georges-Henri Soutou, « Frankreich und die Deutschlandfrage 1943 bis 1945 », dans Hans-Erich Volkmann (éd.), *Ende des Dritten Reiches-Ende des Zweiten Weltkrieges*, Munich, Piper, 1995.
14. Paris, MAE, Europe 1944-1949, Généralités, vol. 37.
15. Paris, MAE, Europe 1944-1960, Allemagne, vol. 61 et 62.
16. Note de Tarbé de Saint-Hardouin, conseiller politique à Baden-Baden, du 30 juillet 1947, Paris, MAE, Série Y, vol. 297; note de François Seydoux, conseiller politique adjoint à Berlin, du 15 septembre 1947, Paris, MAE, Série Y, vol. 226; dépêche du consulat général à Munich du 10 décembre 1947, Paris, MAE, Europe 1944-1960, Allemagne, vol. 64.
17. Geneviève Maelstaf, *Que faire de l'Allemagne? Les responsables français, le statut international de l'Allemagne et le problème de l'unité allemande (1945-1955)*, Paris, MAE, Imprimerie nationale, 1999, p. 92, 93, 98, 113.

Freundschaft stand von nun an wieder auf einer gesunden Grundlage. Weder Frankreich noch Bayern gedachten seitdem, die deutsche Einheit in Frage zu stellen, aber Paris und München stimmten darin überein, daß der zukünftige deutsche Staat in der Tat föderal aufgebaut sein sollte.¹⁷

1. Georges-Henri Soutou, L'héritage sous bénéfice d'inventaire? La politique extérieure de Napoléon III. In: Napoléon et l'Europe, coordonné de Thierry Lentz, Paris, Fayard, 2005; François Roth, Les dirigeants français devant la question allemande dans le cadre du système européen, 1850-1871. In: *Revue d'Études germaniques*, 2004/4; Gisela Fey, Bayern als größter deutscher Mittelstaat im Kalkül der französischen Diplomatie und im Urteil der französischen Journalistik 1859-1866 (Neue Schriftenreihe des Stadtarchivs München 85 und Miscellanea Bavaria Monacensia 65), München, Neue Schriftenreihe des Stadtarchivs, 1976.
2. Zum Folgenden vgl. Georges-Henri Soutou, La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924. In: *Le statut international de l'Allemagne. Des traités de Westphalie aux accords « 2+4 »*, études réunies par Georges-Henri Soutou und Jean-Marie Valentin. In: *Études Germaniques* 2004/4.
3. *Ebd.*
4. Walter A. McDougall, *France's Rhineland Diplomacy, 1914-1924*, Princeton University Press, 1978, S. 113-122.
5. Georges-Henri Soutou, La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 (wie Anm. 2).
6. Zu den Beziehungen zwischen Bayern und Berlin vgl. Werner Gabriel Zimmermann, *Bayern und das Reich 1918-1923*, München, Richard Pflaum Verlag, 1953; Karl Schwend, *Bayern zwischen Monarchie und Diktatur*, München, Richard Pflaum Verlag, 1954; Harold J. Gordon, *Hitlerputsch 1923. Machtkampf in Bayern 1923-1924*, Frankfurt, Bernard & Graefe Verlag, a. M. 1971; Stephen A. Schuker, *Bayern und der rheinische Separatismus 1923-1924*. In: *Jahrbuch des Historischen Kollegs* 1997, München, Oldenbourg, 1998.
7. Vgl. Jacques Bariéty, *Les relations franco-allemandes après la première guerre mondiale*, Paris, Pédone, 1977, S. 213.
8. Vgl. Georges-Henri Soutou, La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 (wie Anm. 2).
9. Ian Kershaw, *Hitler*. 1889-1936. *Hubris*, London, Penguin Books, 1998, S. 192 ff
10. Vgl. Georges-Henri Soutou, La France et le problème de l'unité et du statut international du Reich, 1914-1924 (wie Anm. 2).
11. München, BayHStA, MA 107 697.
12. Jürgen Klöckler, *Abendland-Alpenland-Alemanien. Frankreich und die Neugliederungsdiskussion in Südwestdeutschland 1945-1947*, München, Oldenbourg, 1998, S. 135-139.
13. Georges-Henri Soutou, *Frankreich und die Deutschlandfrage 1943 bis 1945*. In: *Ende des Dritten Reiches – Ende des Zweiten Weltkrieges*, München, Piper, 1995.
14. Paris, MAE, Europa 1944-1949, Allgemeines, Bd. 37.
15. *Ebd.* Europa 1944-1960, Deutschland, Bd. 61, 62.
16. Note des politischen Beraters in Baden-Baden, Tarbé de Saint-Hardouin, vom 30. Juli 1947, Paris, MAE, Europa 1944-1960, Deutschland, Bd. 64.
17. Geneviève Maelstaf, *Que faire de l'Allemagne? Les responsables français, le statut international de l'Allemagne et le problème de l'unité allemande (1945-1955)*, Paris, MAE, 1999, S. 92, 93, 98, 113.